



Gérard Cartier

## Petites centuries

Sous votre nom d'Esther Tellermann  
(Flammarion, 2015)

Il est des écritures qui défient l'analyse. Telle est celle d'Esther Tellermann. Il suffit pour s'en convaincre de parcourir la plupart des notes consacrées à ses livres. C'est pour tenter de cerner ce mystère que je m'y risque à mon tour, en sollicitant l'indulgence du lecteur – et de l'auteure. Comme toujours, *Sous votre nom*, son dernier recueil, est hanté par le passé. De page en page remonte une époque inquiète, jamais explicitée, qu'au vu du patronyme de l'auteure on a eu la tentation d'assimiler à la Shoah : perspective qui pouvait à la rigueur convenir à son précédent recueil (*Le Troisième*, Unes, 2014), sans doute à tort, mais qui est ici inopérant, sinon dans de rares poèmes (« *Ici cheveux / sont en partage / là nos dents / nous vivions sous / les herbes...* »). On est plutôt dans un passé très ancien, au pays des mythes, des anciens dieux et des villes sacrées, ou dans une terre mentale, celle de l'enfance (« *l'odeur des chambres / aux enfances poreuses* ») et des rêves, dont ces poèmes « *simul[ent] / l'écriture* »...

Les poèmes sont souvent introduits par l'un de ces *ornicar* (ou un *puis*, un *tout à coup*, etc.) qui signalent qu'une action vient d'avoir lieu – laquelle reste tue. On a affaire aux éclats d'un ensemble plus vaste qui aurait permis de *situer* chaque page dans le temps et dans l'espace, lui aurait donné un lieu, un mobile, un système de références. Certaines pages conservent quelque chose de ce récit caché. Il m'a parfois semblé voir un fragment d'un de ces tableaux du XVII<sup>e</sup> français où revivent les légendes, dans lesquels un épisode de la fable est enfoui par le peintre dans un paysage tour à tour orageux et serein : « *plus avant sont / des herbes lisses / en contrefort des / horizons et des / étreintes / ciels nous figeaient / au fond des glaciers.* » Le plus souvent, cependant, les poèmes s'affranchissent de tout ce qui peut faire repère – aucune des trois unités : ni temps, ni lieu, ni action. Il est significatif que l'auteure ait intitulé l'un de ses précédents recueils : *Contre l'épisode* (Flammarion, 2011). Cette volonté d'esquiver le sens, qui fait la singularité de son écriture, est renforcée par une fréquente mixtion de l'abstrait (*cercle, césure, fugue...*) et du concret. Esther Tellermann semble en quête d'une harmonie quasi abstraite, dans la composition de laquelle les mots entrent d'abord pour leur couleur, leurs jeux d'échos, les rythmes qu'ils engendrent, etc.

La réussite de ces pages dépend donc beaucoup du talent du lecteur, de sa capacité à en faire malgré tout surgir des images – à défaut d'un récit, irrémédiablement perdu, l'esquisse d'un paysage, ou bien une impression, un simple sentiment. Il y est aidé par la récurrence de certains lieux – un volcan, puis une tombe à corridor, dans la 1<sup>ère</sup> section ; de certaines expressions (« *un monde double* »), voire de plusieurs vers (« *comme si ne voulait / le chagrin / ni la couche* »). Ces poèmes aux vers très courts, parfois réduits à un seul mot, sont des cascadelles qui soulèvent une très légère brume d'images, comme ces cascades environnées par une nuée d'embruns qu'irise un soleil oblique. La vision est fragile, il suffit de peu pour qu'elle s'évanouisse, comme si le

soleil avait tourné, et que le lecteur voie disparaître ce qui nourrissait son imagination. De ce point de vue, la 1<sup>ère</sup> partie, et surtout sa section finale, avec ses références aux tombes à corridor (j'ai pensé aux tombeaux étrusques) m'a semblé la plus expressive. Mais partout, ce qui frappe, c'est l'opposition entre le dessus et le dessous (« *J'écrivais les / floraisons de dessous...* »), le présent et le passé, la vie et la mort, contraste renforcé par quelques mots ou expressions qui reviennent en leitmotiv (*bouches à ronces, couronnes, corridors*, etc.) – d'où la tentation de se référer non pas à la Fable mais à l'Histoire...

J'avais voyagé  
afin de dire comme  
ils étaient couchés  
comme  
ils rêvaient  
les fastes  
veillaient  
chaque mot des enfers  
et des haches comme  
ils referaient  
le livre  
éteint  
et l'inquiétude  
et le plomb.

Comme le veut son projet, le vocabulaire d'Esther Tellermann est fortement resserré. Elle fuit le pittoresque, bannit la banalité, et même toute référence au monde contemporain, pour privilégier les mots qui vibrent de connotations multiples (*crystal, épines, étoiles, cendres, couronnes*, etc.). Ce sont les vrais personnages de ces poèmes – il arrive d'ailleurs que, comme des noms propres, ils soient privés d'article (« *Je sais cœurs étaient / déposés dans les urnes* »). Plus troublant encore, les sujets sont souvent absents (« *Allions / de cités en cités* ») : qui sait de quel abîme cette ablation du sujet peut être le signe ? Quand il est explicité, on ne sait pas vraiment qui habite le poème. Si le *je* renvoie très certainement à l'auteure, qui sont ce *tu* ou *Tu* mystérieux (une relation amoureuse semble évoquée, ici et là, mais les traces en sont suffisamment légères pour qu'on n'ose l'affirmer) ; qui sont ce *nous* (on devine par moments l'ombre d'une sœur) et ce *vous* ; qui est ce *Troisième*, qui donnait déjà son titre à un livre récent, et cet *Ange* qui revient à plusieurs reprises vers la fin du livre ?

Le mystère dans lequel baignent ces pages, joint à l'épuration du vocabulaire et à une sorte de religiosité vague (manifestée par quelques signes ténus : le *Livre*, avec majuscule), leur donne un ton presque oraculaire : chaque poème est une petite centurie – qui ne veut pas être élucidée.